

## LES PETITES SERVANTES DES PAUVRES

Cette congrégation, fondée il y a quelques années par messire Picard, pour soutenir, nourrir et vêtir les familles dans l'indigence, a donné jeudi, 22 courant, son banquet annuel, suivi d'une distribution de vêtements, ustensiles de cuisine, couvertures de laine, quincaillerie, vaisselle, bref de tous les articles nécessaires à un ménage.

Banquet et distribution furent précédés d'une messe basse dite par M. le curé Rousselot. Une foule considérable remplissait la vaste nef de l'église Notre-Dame pendant la cérémonie religieuse. M. l'abbé Colin, supérieur du Séminaire, prononça le sermon de circonstance avec l'éloquence qu'on lui connaît. La musique et le chant ont été beaucoup admirés.

Parmi les personnes présentes à ces agapes chrétiennes et à cette touchante aumône, on remarquait Mgr Termoz, M. l'abbé Labelle, de Saint-Jérôme, quelques autres membres du clergé et l'honorable M. Starnes.

Le repas fut suivi de chant, musique et présentation d'une adresse au public généreux qui avait contribué à l'œuvre charitable de vêtir les pauvres à l'approche des fêtes de Noël et du jour de l'An. Vers onze heures la fête se terminait, tout le monde paraissant enchanté de la manière dont M. Picard et sa petite congrégation avaient fait les choses. Ajoutons que les petites servantes des pauvres sont aujourd'hui environ 200.

## UNE LÉGENDE

DE LA FORTERESSE DE PETERSBOURG

*Le Récit de l'ancien Lieutenant.*

J'avais dix-huit ans : j'étais depuis deux ans comme enseigne au régiment de Paulovsky.

Le régiment était caserné dans le grand bâtiment qui existe encore de l'autre côté du champ de Mars, en face du Jardin d'Été.

L'empereur Paul Ier régnait depuis trois ans et habitait le palais Rouge, qui venait d'être achevé.

Une nuit où, après je ne sais quelle escapade, la sortie que j'avais demandée pour faire une partie avec quelques-uns de mes camarades m'avait été refusée, et où je restais à la chambrée à peu près seul des officiers de mon grade, je fus tiré de mon sommeil par une voix dont le souffle effleurait mon visage, et qui me disait à l'oreille :

— Dmitri-Alexandrovitch, réveillez-vous et suivez-moi.

Je rouvris les yeux ; un homme était devant moi, qui me renouvela, éveillé, l'invitation qu'il venait de me faire pendant que j'étais endormi.

— Vous suivre ? répétais-je, et où cela ?

— Je ne puis vous le dire. Cependant, sachez que c'est de la part de l'empereur.

Je frissonnai.

De la part de l'empereur ! Que pouvait-il me vouloir, à moi, pauvre enseigne, de bonne famille, mais toujours trop éloigné du trône pour que mon nom fût parvenu jusqu'à l'empereur ?

Je me rappelai le sombre proverbe russe, né au temps d'Ivan le Terrible : *Près du tsar, près de la mort.*

Il n'y avait cependant pas à hésiter. Je sautai à bas de mon lit et je m'habillai.

Puis je regardai avec attention l'homme qui était venu m'éveiller. Tout enveloppé qu'il était de sa pelisse, je crus le reconnaître pour un ancien esclave turc, barbier d'abord, puis ensuite favori de l'empereur.

Cet examen, d'ailleurs, ne fut pas long. En se prolongeant, il n'eût peut-être pas été sans danger.

— Je suis prêt, dis-je au bout de cinq minutes, en serrant à tout hasard mon épée contre moi.

Mon inquiétude redoubla lorsque je vis mon conducteur, au lieu de prendre le chemin de l'entrée de la caserne, descendre par un petit escalier tournant dans les salles basses de l'immense bâtiment. Il éclairait lui-même notre marche avec une espèce de lanterne sourde.

Après plusieurs tours et détours, je me trouvais en face d'une porte qui m'était complètement inconnue.

Pendant toute la route parcourue, nous n'avions rencontré personne : on eût dit que le bâtiment était désert.

Je crus bien voir passer une ou deux ombres ; mais ces ombres, insaisissables d'ailleurs, disparurent, ou plutôt s'évanouirent dans l'obscurité.

La porte à laquelle nous aboutissions était fermée ; mon conducteur y frappa d'une certaine façon ; la porte s'ouvrit toute seule, évidemment mise en mouvement par un homme qui attendait de l'autre côté.

Effectivement, lorsque nous fûmes passés, je vis distinctement, malgré les ténèbres, un homme qui refermait cette porte et qui nous suivait.

Le passage dans lequel nous étions entrés était une espèce de scuterrain de sept à huit pieds de large,

creusé dans un sol dont l'humidité suintait à travers les briques qui en tapissaient les parois.

Au bout de cinq cents pas, à peu près, le souterrain était coupé par une grille à claire-voie.

Mon conducteur tira un clef de sa poche, ouvrit la grille, et la referma derrière nous.

Nous continuâmes notre chemin.

Je commençai alors à me rappeler cette tradition qui disait qu'une galerie souterraine communiquait du palais Rouge à la caserne des grenadiers de Paulovsky.

Je compris que nous suivions cette galerie, et que, puisque nous étions partis de la caserne, nous devions aller au palais.

Nous arrivâmes à une porte pareille à celle par laquelle nous étions sortis de prime abord.

Mon conducteur frappa à cette porte de la même façon qu'il avait frappé à l'autre ; elle s'ouvrit comme l'autre, mise en mouvement par un homme qui attendait du côté opposé.

Nous nous trouvâmes en face d'un escalier que nous montâmes, il donnait entrée dans des appartements inférieurs, mais à l'atmosphère desquels on pouvait reconnaître que nous entrions dans une maison chauffée avec soin.

Cette maison prit bientôt les proportions d'un palais.

Alors, tous mes doutes cessèrent : on me conduisait à l'empereur — à l'empereur, qui m'envoyait chercher, moi infime, caché dans les derniers rangs de la garde.

Je me rappelais bien ce jeune enseigne qu'il avait rencontré dans la rue, qu'il avait appelé derrière sa voiture, et qu'il avait nommé successivement, en moins d'un quart d'heure, lieutenant, capitaine, major, colonel et général.

Mais je ne pouvais espérer qu'il m'envoyât chercher pour la même cause.

Quoi qu'il en fût, nous arrivâmes à une dernière porte, devant laquelle allait et venait une sentinelle.

Mon conducteur me mit la main sur l'épaule en me disant :

— Tenez-vous bien, vous allez être devant l'empereur !

Il dit un mot tout bas à la sentinelle. Celle-ci se rangea.

Il ouvrit la porte, autant qu'il me parut, non pas en employant la clef de la serrure, mais au moyen d'un secret.

Un homme de petite taille, vêtu à la prussienne, avec des bottes venant à moitié cuisse, un habit tombant jusque sur ses éperons, coiffé, quoique dans sa chambre, d'un tricorne gigantesque, en grande tenue, quoiqu'il fût minuit, se retourna au bruit.

Je reconnus l'empereur. Ce n'était pas chose difficile ; il nous passait en revue tous les jours.

Je me rappelai qu'à la revue de la veille son regard s'était arrêté sur moi ; il avait fait sortir des rangs mon capitaine, lui avait, en me regardant, fait quelques questions tout bas, puis avait parlé à un officier de sa suite du ton dont on donne un ordre plein et absolu.

Tout cela ne faisait que redoubler mon inquiétude.

— Sire, dit mon conducteur en s'inclinant, voici le jeune enseigne auquel vous avez désiré parler.

L'empereur s'approcha de moi, et, comme il était petit de taille, se leva sur la pointe des pieds pour me regarder. Sans doute me reconnut-il pour celui à qui il avait affaire, car il fit un signe approbatif de la tête, et, en pivotant sur lui-même, il dit :

— Allez !

Mon conducteur s'inclina, sortit, et me laissa seul avec l'empereur.

Je vous le déclare, j'eusse autant aimé rester seul avec un lion dans sa cage de fer.

L'empereur parut d'abord ne faire aucune attention à moi ; il alla et vint, marchant à grand pas, s'arrêtant devant une fenêtre à un seul vitrage, ouvrant, pour respirer, un carreau mobile ; puis, lorsqu'il avait respiré, revenant à une table sur laquelle était posée sa tabatière, il prenait une prise de tabac.

C'était la fenêtre de sa chambre à coucher, de celle où il a été tué depuis, et qui, dit-on, est restée fermée depuis l'époque de sa mort.

J'eus le temps d'en examiner chaque disposition, chaque meuble, chaque fauteuil, chaque chaise.

Près d'une des fenêtres était un bureau en retour. Sur ce bureau, un papier ouvert.

Enfin, l'empereur parut s'apercevoir de ma présence et vint à moi.

Sa figure me sembla furieuse ; elle n'était cependant qu'agitée de mouvements nerveux.

Il s'arrêta en face de moi.

— Poussière, me dit-il, poussière, tu sais que tu n'es que poussière, n'est-ce pas, et que c'est moi qui suis tout ?

Je ne sais comment j'eus la force de lui répondre :

— Vous êtes l'élu du Seigneur, l'arbitre de la destinée des hommes.

— Hum ! fit-il.

Et, me tournant le dos, il se promena de nouveau, ouvrit de nouveau la fenêtre, aspira une nouvelle prise de tabac, puis une seconde fois revint à moi :

— Ainsi tu sais que, quand je commande, je dois

être obéi sans résistance, sans observation, sans commentaire ?

— Comme on obéirait à Dieu, oui, sire, je sais cela. Il me regarda fixement.

Il y avait dans ses yeux une expression si étrange, que je ne puis supporter son regard.

Je me détournai.

Il parut satisfait de l'influence qu'il exerçait sur moi. Il l'attribuait au respect, c'était du dégoût.

Il alla à son bureau, prit le papier, le relut, le plia, le mit dans une enveloppe, cacheta cette enveloppe, non pas avec le sceau impérial, mais avec une bague qu'il portait au doigt.

Puis il revint à moi.

— Souviens-toi que je t'ai choisi entre mille pour exécuter mes ordres, dit-il, parce que j'ai pensé que, par toi, ils seraient bien exécutés.

— J'aurai toujours devant les yeux l'obéissance que je dois à mon empereur, lui répondis-je.

— Bon ! bon ! Souviens-toi que tu n'es que poussière, et que je suis tout, moi !

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Prends cette lettre, porte-la au gouverneur de la forteresse, accompagne-le où il plaira de te conduire, assiste à ce qu'il fera, et viens me dire : " J'ai vu."

Je pris le paquet en m'inclinant.

— J'ai vu, tu entends ? j'ai vu.

— Oui, sire.

— Va !

L'empereur referma la porte derrière moi et sur lui en répétant :

— Poussière, poussière, poussière !

Je restai tout étourdi au seuil.

— Venez ! me dit mon conducteur.

Nous nous remîmes en route, mais par un chemin différent.

Celui-là conduisait à l'extérieur de la forteresse. Un traîneau attendait dans la cour : nous y montâmes tous les deux, mon conducteur et moi.

La porte de la forteresse donnant sur le pont de la Fontanka s'ouvrit, et le traîneau partit au grand trot, attelé en troïka. Nous traversâmes toute la place, et nous arrivâmes au bord de la Néva. Nos chevaux s'élançèrent sur la glace, et, guidés par le clocher Pierre et Paul, nous traversâmes le fleuve.

La nuit était obscure, le vent soufflait d'une façon lugubre et terrible.

À peine m'aperçus-je, au ressaut des rives, que je venais de toucher la terre ferme ; nous étions à la porte de la forteresse.

Le soldat prit le mot d'ordre et nous laissa passer. Nous entrâmes dans la forteresse ; le traîneau s'arrêta à la porte du gouverneur.

Le mot d'ordre une seconde fois donné, on entra chez le gouverneur comme on était entré dans la forteresse.

Le gouverneur était couché ; on le fit lever avec ce mot tout-puissant :

— Par ordre de l'empereur !

Il arriva en cachant son inquiétude sous un sourire.

Avec un homme comme Paul, il n'y avait guère plus de sécurité pour les geôliers que pour les captifs, pour les bourreaux que pour les victimes.

Le gouverneur nous interrogea des yeux ; mon conducteur lui fit signe que c'était à moi qu'il avait affaire.

Il me regarda alors avec plus d'attention ; cependant il hésitait à s'adresser à moi. Sans doute, ma jeunesse l'étonnait.

Pour le mettre à son aise, je lui donnai, sans dire une parole, l'ordre de l'empereur.

Il s'approcha de la bougie, examina le sceau, reconnut le cachet particulier de l'empereur, le chiffre des ordres secrets ; il s'inclina, fit un signe de croix presque imperceptible, et ouvrit la lettre.

(La fin au prochain numéro.)

Celui qui n'a qu'une conviction deviendra un grand homme, non pas celui qui a un grand nombre d'idées.

La principale cause de la débilité est l'indigestion. Pour jouir d'une bonne santé, faites usage des Amers de Houblon qui purifient le sang et chassent toutes les impuretés.

TRÈS AVANTAGEUX. — Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE ST-CATHERINE,

Montréal.